

## RETOUR DANS LE RISOUX

*If my decomposing carcass helps nourish the roots of a juniper tree or the wings of a vulture  
—that is immortality enough for me. And as much as anyone deserves.*

Edward Abbey, *Désert solitaire*

« En ce mois de juillet 2050 la Terre de Feu croule sous la neige ! Selon l'agence météorologique argentine, des hauteurs de neige plus vues depuis l'an 2000 touchent le sud de la Patagonie. Reportage rafraîchissant à venir à Ushuaïa, juste après la météo... ». Serge éteignit son poste de radio. La neige, il l'avait adorée dans sa jeunesse, il l'avait vu devenir de plus en plus rare, alors la nouvelle des conditions hivernales en Terre de Feu lui redonnait du baume au cœur. Il savait au fond de lui que toute résistance du froid contribuait à rendre la planète vivable un peu plus longtemps.

Serge avait soixante ans aujourd'hui. Il rentrait dans sa septième décennie. Il avait toujours aimé le chiffre sept. Un chiffre sacré pour lui, son chiffre fétiche. Quand il faisait du bœuf bourguignon par exemple, il mettait systématiquement sept gousses d'ail dans le plat. C'était bon pour sa tension selon le docteur. Il avait aussi remarqué que l'ail lui tenait lieu d'excellent antidépresseur, notamment quand il l'alliait au vin rouge. Cette habitude simple le revigorait dans ses moments de dépression, là où même la psychanalyse et la religion avaient échoué. Il cultivait son propre ail désormais, à onze cents mètres d'altitude. Qui l'eût cru, ici dans le Haut-Doubs ?

Ce matin il s'était réveillé plus tôt qu'à l'accoutumée, mais ça n'avait rien à voir avec son anniversaire. Après avoir pris son petit-déjeuner dans la pénombre, il était parti dans le Risoux, seul. Il s'était mis en route depuis sa maison de Chapelle-Des-Bois. C'était peut-être la dernière fois qu'il faisait le trajet. Il allait monter par Bellefontaine, non loin du point triple Jura Doubs Suisse. Il faisait vraiment chaud ces jours-ci alors ça l'arrangeait de partir à l'aube. À l'ombre des hêtres encore vivants, il restait une bonne fraîcheur jusque vers 10 heures. Ça lui laissait le temps de faire son affaire.

La forêt avait beaucoup changé depuis que son fils et sa femme étaient partis, mais elle restait toujours la forêt. Les épicéas avaient pratiquement tous grillé il y avait environ 10 ans. Une vraie catastrophe. Le scolyte et la sécheresse avaient eu raison de 90 % des parcelles. Même les jeunes épicéas avaient séché sur pieds. Il y avait eu des signes avant-coureurs pourtant entre 2018 et 2023, mais on avait fait semblant de ne pas les voir à l'époque. On avait des soucis qu'on croyait plus sérieux. Maintenant il était impossible de trouver un jeune épicéa encore vert, à part peut-être vers la Norbière au fond d'une combe. On ne pouvait plus en piquer dans le Mont Noir début décembre comme à l'accoutumée, comme « dans le temps » en vue des décorations de Noël. Serge n'avait jamais acheté un seul sapin de Noël ici. Avant le temps des catastrophes, il était toujours allé en douce, dans le bois des Mortes. Il ne faisait rien de mal en prélevant des jeunes pieds : il éclaircissait.

Avec la mort de tous les épicéas, la vision des falaises surplombant la forêt depuis le village était devenue démoralisante. C'était comme une parodie d'automne raté, où le vert des sapins vire au marron, un marron hideux et définitif, le marron de la terre brûlée par le soleil. Les jours de bise, les épicéas se balançaient tels mille squelettes, fantômes d'eux-mêmes. Ils n'étaient même plus bons pour faire des planches. Certains s'effondraient, et c'était comme une deuxième mort pour eux. Les chemins forestiers étaient devenus dangereux, et ils n'étaient plus entretenus. Les bûcherons et forestiers avaient déjà trop à faire ailleurs. Et puis il y avait eu l'incendie du mont Noir en 2039, incontrôlable, qui

avait gagné jusqu'à Châtelblanc, et avait même failli se propager au Risoux par le Pré Poncet. Le chalet du Pré d'Haut avait brûlé et il ne restait que les fondations en pierre. On avait pu voir le panache de cendre depuis Vouglans, et même depuis le plateau Suisse. Serge s'en souvenait parce qu'ils avaient failli perdre leur maison.

À la suite de l'incendie de 2039, beaucoup d'habitants du village étaient morts de chagrin, à petit feu. Ils n'avaient pas pu supporter le changement de paysage, une géographie devenue lunaire, faites de souches calcinées. Le noir généralisé des cendres ça n'avait pas duré si longtemps, faut être juste, les sols avaient vite reverdi ensuite, mais la perte de la forêt était implacable, définitive. Les épicéas avaient tous été consumés comme des allumettes. Beaucoup d'anciens étaient croyants au village et certains y avaient vu des signes décrits dans l'Apocalypse de Saint Jean. Serge se souvenait de ce que lui avait dit son oncle « On peut toujours lire la Bible comme un livre ». Il en avait conclu qu'on en était à l'Apocalypse de Saint Jean, mais pas encore au Livre des Lamentations. Serge n'était pas parti à la suite de la catastrophe, et puis pour aller où ? Sa femme et son fils avaient rejoint le Grand Ouest, la pointe Finistère. Ça avait été un vrai déchirement pour lui. Mais il ne s'était pas vu quitter les terres qui l'avaient vu naître.

Et c'était sûrement moins pire ici qu'en ville. À Besançon le Doubs ne coulait plus que par intermittence l'été et beaucoup d'arbres avaient crevé, les hêtres surtout souffraient beaucoup. Planter de nouveaux arbres en ville et surtout réussir à ce qu'ils poussent n'était jamais gagné. Pour rien au monde Serge n'aurait échangé sa vieille ferme sous le Risoux pour un appartement à Lyon. L'été y était devenu comme en Espagne dans les années 2000. Trois mois d'enfer, disait déjà le dicton à l'époque. Maintenant il se demandait sincèrement comment les gens faisaient, là-bas, en Espagne, à la latitude de la désolation.

Serge pensait à tout ça dans sa montée pour le Risoux. Il abordait maintenant la côte finale. Le soleil était largement levé, mais il ne s'était pas encore élevé derrière la falaise. Il connaissait bien la route, elle était gravée dans son cœur, même si dans son cœur il y avait moins de nids de poules. Il passait par le parking

du Grand Remblai comme du temps où on skiait encore l'hiver. Ensuite il visait la clairière de la chapelle oubliée, c'était après le Rendez-Vous des Sages. Il n'y avait plus grand monde qui savait où c'était, ni d'ailleurs ce qu'était exactement le Rendez-Vous des Sages ! C'était une des multiples cabanes des Suisses dans le Risoux, enfin c'était l'Etat de Vaud qui la mettait à disposition des promeneurs. En fait il y avait tout un réseau de cabanes de bûcheron sur Suisse, et il ne fallait pas oublier que la forêt du Risoux avait toujours été en grande partie en Suisse. Beaucoup de gens avaient oublié que cette cabane avait été un haut lieu de la résistance avec Bernard Bouveret, un chapelland qui avait passé des centaines de Juifs en Suisse pendant la Seconde Guerre Mondiale.

Serge n'était ni en vélo, ni en voiture, ni à pied. En fait il montait avec son vieux tracteur, un Massez-Ferguson. Il n'était plus très pimpant son tracteur, mais il tenait bien la route. Il l'avait récupéré de son grand-père. « Je n'ai besoin de personnes en Massey-Ferguson ». Serge fredonnait une chanson dont il ne se souvenait plus où il l'avait entendue la première fois. Il aimait bien son vieux tracteur. « Je n'ai besoin de personne en Massey-Ferguson... ».

L'essence était de plus en plus rare et chère mais pour l'occasion, il ne s'était rien refusé. Il transportait trois mètres cubes de BRF dans sa benne à l'arrière. BRF ça voulait dire Bois Raméal Fragmenté. Concrètement c'était un broyat de bois qui répondait à une définition bien précise. Les branches ne devaient pas faire plus de 7 centimètres de diamètres, c'était pour cela qu'on parlait de bois raméal. Ainsi, ce matin-là Serge transportait 3 mètres cubes de BRF dans le Risoux. La veille au soir, il avait passé trois heures à débiter les branches d'un frêne agonisant. En vérité, il ne transportait pas que du broyat de bois dans sa benne. Il y avait aussi cette chose enroulée dans un drap blanc. Mais les quelques voitures sur la départementale n'avaient pas fait attention aux jambes qui dépassaient comme deux choses un peu comiques.

Maintenant il passait au niveau du virage où Gérard était tombé à la transjurassienne, il y a longtemps de ça. Gérard c'était son oncle, son oncle adoré. En cet endroit précis où Serge passait avec son tracteur aujourd'hui, Gérard avait

été bousculé par un voisin à lui qui l'avait doublé dans ce virage en épingle, redouté des skieurs. C'était il y a 40 ans, Serge le voyait encore lui dire « c'est le Loulou des Ruines, ce fumier, je me suis retrouvé les quatre fers en l'air et tout le commerce ! ». 2010, ça remontait à loin, le temps de l'insouciance pour Serge, c'était le bon temps, quand il y avait encore des semblants d'hiver, la course mythique était encore possible à cette époque-là. La dernière transjurassienne avait eu lieu en 2029. Cela faisait déjà bien longtemps que l'arrivée à Mouthe ne se faisait plus, faute de neige. Gérard avait couru la dernière dans la catégorie « vétéran ».

Ce temps était bien loin. Les hivers étaient sans neige désormais, mais avec beaucoup de pluie, et les étés avaient perdu leur insouciance. L'été était clairement devenu la saison crainte, menaçante, la saison où on se cache, où l'on surveille ses propres réserves d'eau, où les plus chanceux partent passer l'été près de la Manche. La Côte d'Azur c'était fini. Nice c'était fini, Sanary c'était fini, Hyères c'était fini. Sauf pour ceux qui aimaient vivre à la cave. Le tourisme estival avait retourné sa veste. Ça coûtait trop cher en climatisation. La Provence était devenue un désert dès la mi-mai, et les gens revenaient l'hiver pour ceux qui en avaient les moyens. Les villas sur la Côte d'Azur n'intéressaient plus grand monde. Les piscines restaient vides : on ne pouvait plus les remplir. Le Roussillon devenait une annexe du Sahara. Le climat de Séville s'était invité à Perpignan. Beaucoup de gens s'étaient pris une claque en 2033 : trop d'incendies, trop de villes privées d'eau, trop de glaciers irrémédiablement perdus, trop de morts, humains et non-humains. Les prix de l'immobilier avaient explosé dans le nord Cotentin. Serge avait hésité un temps à vendre sa ferme pour un deux-pièces à Cherbourg, puis il s'était dit qu'il n'était pas le plus à plaindre. En sommes tant qu'il restait de l'eau au lac des Mortes, tout n'était pas perdu.

En tout cas c'était arrivé comme ils l'avaient dit. Serge n'y avait pas cru au début, faut être juste. Comme tout le monde, il se pensait loin de la menace. Mais il avait vite vu les conséquences, même dans le Haut, surtout dans le Haut. Dans les villes, au début, ça ne se voyait pas que la nature crevait. Il était pêcheur et les

truites avaient failli désertier du Doubs. Le problème du réchauffement climatique est que les arbres et les glaciers n'ont pas la climatisation et les rivières ne peuvent pas être perfusées. Bien sûr, il y avait eu la grande grippe australienne en 2041 et le réchauffement climatique était devenu quelque temps le cadet des soucis des dirigeants du Monde, dont certains y étaient passés d'ailleurs, enterrés vite fait bien fait en quarantaine. Le quart de la population mondiale avait également succombé. Mais ce grand malheur était passé, comme tout le reste. Serge et sa femme avaient eu de la chance : ils avaient attrapé le virus mais ils n'avaient pas été rappelé par Dieu, ce que Serge avait interprété comme l'un des nombreux bienfaits de sa grande consommation d'ail.

Grâce à cette terrible épidémie, à côté de laquelle le Covid-19 tenait lieu de plaisanterie, Serge avait pu réaliser son rêve : enterrer des gens selon un processus bien particulier. En effet, il était devenu membre d'une association assez confidentielle au début qui militait pour la légalisation du compostage intégral des corps humain. Jusqu'à la venue du virus australien, Serge avait tenu une boutique d'appâts vivants pour pêcheurs à Pontarlier. L'activité liée à la pêche avait rapidement périclité avec l'assèchement des rivières, et il avait profité de la situation sanitaire pour soulager les morgues et les employés pompes funèbres. Il avait répondu à l'appel à la bonne volonté lancé par le gouvernement quand on avait eu besoin de bras, face à l'afflux de corps. Simplement il l'avait fait à sa façon, mais toujours avec l'accord des familles. Les autorités n'avaient pas été trop regardantes sur la façon de procéder de Serge. Il s'était fait un nom dans le milieu, et parmi les survivants. Face à l'urgence Serge avait inhumé ainsi de nombreuses personnes dans le Risoux. L'intérêt de la démarche est qu'on pouvait récolter jusqu'à un mètre cube de compost issu de la transformation des corps et de BRF. Une fois les os retirés, généralement au bout de trois mois, il fallait patienter encore 9 mois pour obtenir un fertilisant inodore et d'excellente qualité pour les jeunes plants d'arbres de la forêt. Les familles repartaient avec des parcelles de forêts parrainées. De nouvelles espèces étaient introduites. Il avait nommé sa petite entreprise « Retour en terre ». Contrairement à l'inhumation et à la crémation, le compostage intégral des corps ne polluait pas la planète. Déjà que les gens

polluaient en vivant, ils ne pollueraient plus en mourant. Il avait même trouvé un slogan pour son entreprise « Un supplément d'arbres comme supplément d'âme ».

Enfin Serge arriva à la clairière de la Chapelle oubliée. Il avança jusqu'à la partie propice de la clairière, manœuvra doucement en marche arrière. Un peu de fumée sortit du pot d'échappement quand il dérapa l'espace d'un instant. Il mit le frein, et descendit de son tracteur. De la benne arrière il sortit le corps de son oncle enroulé dans un drap étrange, de la même matière dont sont faites les boîtes d'œufs. Il posa Gérard sur le sol, la tête vers le nord. Il lui découvrit la tête pour le voir une dernière fois. Il recouvrit de nouveau son oncle du linceul biodégradable, puis remonta dans son tracteur. Il déversa ensuite le contenu de sa benne sur la dépouille de Gérard. Il y eut un grand bruit de broyat de bois qu'on déverse, et un petit nuage de sciures en guise d'encens. Pour finir il équilibra le tas de BRF avec sa pelle, tapota dessus. Ça lui rappelait le pelletage de la neige. Il reviendrait à l'automne, retirer les os, pour les jeter au-dessus des crêts du Jura, ce ne serait pas perdu pour les vautours. Il était mort il y a deux jours le Gérard. Mort à 92 ans en allant chercher les œufs dans sa grange : c'était une belle mort.

Avant de repartir, Serge se retourna. Il était seul. Il urina au pied d'un jeune érable. Il savait que le précieux liquide avait un rapport carbone azote égal à un. C'était sa manière de rendre hommage au vivant, à la Terre, à son oncle. Un léger vent soufflait du sud-ouest, le vent de Saint-Laurent. Il allait pleuvoir.